

LE RÉVEIL

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.
A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.



SOMMAIRE.

- La Femme catholique. . . . — Melchior Drack.
- Les Matelots de l'avenir. . . — J. J.
- Chronique parisienne — Castaudy.
- Un souvenir des Provinciales — Ch. Ducolombier.
- Chronique lyonnaise. — Gonzague.
- Le problème des origines . . — Rodolphe d'Isis.
- Théâtres. — Alfred Debeauncy.
- Les Petits Théâtres. — Léon Saint-Urbain.
- Les Cafés-Concerts — Jules Cèles.
- Angelo, roman (suite). — Stanislas Charnal.

LA FEMME CATHOLIQUE

Dans la mêlée des doctrines religieuses contemporaines, on ne distingue plus, à vrai dire, que deux courants d'idées : l'ultramontanisme et la libre pensée.

L'alliance si vainement tentée à une autre époque de la raison et de la foi, des inspirations de la conscience et de la soumission aux décrets du prêtre de Rome, n'est plus à cette heure qu'un souvenir.

Que sont devenus tous ces lutteurs intrépides, illustres défenseurs du catholicisme libéral qui, après 1830, avaient fondé le journal l'*Avenir* (Lamennais, De Montalembert, Lacordaire) ?

Il y a longtemps que leur œuvre est morte, et nul n'a songé sérieusement, depuis cette époque, à relever leur drapeau, tandis que nous avons vu surgir d'ardentes publications ultramontaines (journaux, livres, brochures).

L'autorité et la liberté sont donc sur le terrain religieux deux ennemis proclamés irréconciliables, et tout catholique doit désormais s'incliner sans murmurer et sans chercher à comprendre devant l'infailibilité du souverain pontife.

Comment le catholicisme est-il parvenu, en plein XIX^e siècle, à cet assouplissement des volontés et des intelligences ?

Par la puissance de sa hiérarchie et par l'influence de l'Église sur la femme.

L'histoire complaisante a su exalter tous les despotismes. Mais c'est l'Église catholique qui a eu l'immense fortune de trouver dans son sein le génie le plus vaste et le plus ambitieux. Ce fils d'un charpentier de Toscane, qui s'appelait Hildebrand, sacré pape sous le nom de Grégoire VII, rêva la fondation d'une théocratie toute-puissante, indépendante des princes et

et des peuples, seule souveraine et législatrice de l'humanité, dominant les actes et les consciences, ayant dans ses mains les clés du ciel et le sceptre de la terre.

Sans faire l'histoire de ce héros de l'Église, nous rappellerons que pour arriver à la réalisation de son ambitieux projet, il organisa la milice sacerdotale, à la tête de laquelle il plaça, bien entendu, le pape de Rome et son infailibilité.

C'est lui qui proscrivit le mariage des prêtres, brisant ainsi pour eux tous les liens et toutes les jouissances de la famille, et les obligeant à concentrer toutes leurs affections sur cet être collectif qu'on appelle l'Église, toutes leurs ambitions sur la prépondérance du clergé.

On sait que tous les obstacles furent vaincus, et que c'est de Grégoire VII que date la soumission absolue des laïques au clergé et du clergé au pape.

Les populations ignorantes du Moyen-Age étaient incapables d'opposer une lutte sérieuse contre cette volonté de fer. Elles n'avaient d'autres notions du droit, de la liberté et des résultats de la science que celles qu'il avait plu à l'Église de leur transmettre. L'Église seule enseignait et se trouvait à même de le faire.

Depuis lors, cette hiérarchie toute-puissante a procédé sans cesse au perfectionnement de son organisation. Et si comme puissance politique elle n'a pas plus que toute autre échappé aux bouleversements, comme puissance religieuse elle a su résister à tous les changements, à toutes les tentations, à tous les progrès.

Les idées de l'ultramontanisme sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au Moyen-Age. Les encycliques de Pie IX, comme celles de ses prédécesseurs, ne sont que le reflet des inspirations de celles de Grégoire VII. Et l'Église est la première à se vanter d'être restée stationnaire.

La milice obéissante et dévouée, quelles qu'aient été les opinions particulières de chacun de ses membres, a toujours accepté les mêmes dogmes, s'est toujours ralliée aux mêmes symboles et a pratiqué les mêmes cérémonies.

Or, si l'Église est parvenue à faire accepter cette immuabilité des principes, quand tout dans l'univers se transforme ou se modifie, elle le doit, sans doute, à la base de son système : la *Révélation divine*, mais elle le doit encore plus, croyons-nous, à l'influence du prêtre sur la femme.

Le christianisme de Jésus a relevé la femme, il a élargi le cercle de sa mission dans la société, anobli son rôle. Et à ce point de vue, l'humanité doit lui être reconnaissante. Mais l'Église, quoiqu'elle n'ait peut-être pas toujours été très-fidèle aux préceptes du Maître, a bien compris quel parti elle pouvait tirer du ministère de la femme, et en prenant dans une certaine limite la défense de cette moitié du genre humain contre l'autre, elle a su l'intéresser aux vues de l'Église.

C'est en se faisant et en restant l'unique instituteur de la femme que le clergé a acquis et conservé son influence. La femme, même encore à cette heure, ne connaît, à vrai dire, que la science de l'Église.

Son imagination, sans cesse excitée par le mysticisme, se plaît aux exaltations de la foi, aux pratiques extérieures du culte, aux pompes et aux spectacles de l'Église, au surnaturel, aux miracles et aux superstitions.

En proie aux terreurs de l'enfer ou du purgatoire, elle se précipite à chaque instant au confessionnal et elle est toujours en quête d'indulgences de tous les calibres.

Tout a été dit par les auteurs du XVIII^e siècle sur la confession, considérée au point de vue moral. Mais les plus belles pages sont sans contredit celles de la *Profession de foi du vicaire savoyard* de Jean-Jacques ; et dans notre siècle rien n'a dépassé l'éloquente lettre de Paul-Louis Courier (Deuxième réponse aux anonymes).

Il n'est permis ni à un père, ni à un mari, d'ignorer ces pages. C'est le sermon qui doit être prêché dans chaque famille, c'est la lecture qu'il faut populariser.

Mais il est un autre effet de la confession. C'est qu'à ce tribunal, la pénitente parle souvent pour tous ceux qui l'entourent. Tous les secrets, tous les mystères, toutes les fautes sont révélées ; et l'honneur, la fortune, l'avenir de la famille sont livrés aux prêtres et à l'Église. Les conséquences peuvent être fort dangereuses, quand bien même le prêtre, qui se dit le représentant de Dieu, se bornerait à donner de bonne foi un conseil. Il serait pris pour venir de la divinité.

Mais la confession ne suffit pas : le juste pèche sept fois par jour ! Viennent alors les indulgences, c'est-à-dire le produit de toutes ces cérémonies minutieuses auxquelles l'Église attache la remise des peines du purgatoire. « Pour devenir saint, il suffit de gagner le plus d'indulgences pos-

sibles, » a dit, à ce qu'il paraît, saint Alphonse de Liguori. Aussi l'Église, qui veut le salut de tous, a multiplié les procédés pour les obtenir. Il y en a pour tous les jours, pour toutes les heures de la vie.

Des formules récitées au moment voulu ont une vertu cabalistique ; des amulettes dont on peut se couvrir de la tête aux pieds possèdent une énergie de sauvetage merveilleuse ; chapelets de toutes les dimensions, médailles de tous les saints, scapulaires de toutes les couleurs, noirs, bruns, rouges, bleus, — le bleu surtout — : voilà de quoi satisfaire tous les goûts et toutes les dispositions.

La femme catholique, ainsi exclusivement occupée de cérémonies et de pratiques religieuses, trouve à peine le temps de songer à sa famille et à son ménage. Elle reste indifférente à tous les grands intérêts de l'humanité ; il n'y a pour elle ni sciences, ni arts, ni industries ; les nobles sentiments s'atrophient, l'intelligence s'éteint ; mais l'Église est toujours là présente à son esprit avec toute l'étendue de ses pouvoirs, et elle domine dans l'intérieur de la famille par l'influence de la mère.

C'est la mère qui couvre de bibelots bénits le bébé qui vient au monde ; c'est elle qui lui apprend à réciter une prière dès qu'il peut parler ; c'est elle qui lui donne cette religion de la foi et de la soumission à l'Église qui se transmet ainsi de génération en génération.

Et c'est ainsi que l'ultramontanisme se perpétue et que la liberté religieuse refuse de s'implanter dans nos idées et dans nos mœurs.

Si l'on soumettait à cette heure au vote des femmes catholiques cette question de liberté religieuse, elle n'obtiendrait certainement pas et à beaucoup près, la majorité absolue.

Aux maris et aux pères d'aviser, car l'avenir de l'humanité est dans l'instruction de la femme. Que le mari libre penseur ne s' imagine pas qu'il a accompli son devoir parce qu'en présence de son épouse il se sera moqué de certaines pratiques religieuses, parce qu'il aura fait gras un vendredi, tandis que sa femme faisait maigre à ses côtés. Il doit convaincre et non pas irriter. Qu'il s'efforce donc, avec beaucoup de douceur, de persuader celle qui a placé en lui toute son affection, tout son espoir, toute sa vie ; qu'il l'amène à partager ses idées, ses principes, ses vues.

La morale pourrait-elle avoir à regretter cette

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

(Suite)

VI

AMOUR DANS UN PALAIS.

La révolution de 1830 trouva l'Italie préparée pour la lutte suprême par ces hommes mystérieux que nous avons vus réunis au cratère du mont Vésuve.

L'Italie s'insurgea.

Le descendant des Commène, le père de cette jeune patricienne qu'Angelo aimait sans espoir, prit part à l'insurrection et fut tué.

Hélas ! il donna inutilement sa vie à la liberté de l'Italie, car l'insurrection échoua. L'Angleterre ne fit rien pour ce peuple qui s'était levé pour conquérir son indépendance.

Angelo, rappelé à Florence par la principessa, mêla ses larmes aux siennes, et lui peignit le por-

trait de son père, d'après de petites miniatures, seuls souvenirs qui restassent de lui.

Mais, lorsque ces larmes furent séchées, un amour pur et tout animique lia ces deux jeunes cœurs, désormais libres.

C'est à cette phase de notre roman que nous retrouvons Sydonie causant sur une terrasse de son palais avec sa cousine, la belle vicomtesse d'Aloa.

La conversation des deux jeunes femmes s'anima progressivement.

— Au moins, dit la vicomtesse à Sydonie, tes domestiques ne me refusent point de m'introduire, comme ils le font à tous tes amis.

— N'es-tu donc pas plus qu'une amie pour moi ? répondit la principessa.

— Pourquoi bannir de ta présence des amis dévoués dont le commerce pourrait apporter quelque distraction à tes chagrins ? Le malheur qui t'a frappée, ne te les a-t-il pas montrés désolés et empressés ?

— Ma cousine, dis-moi tout de suite que tu as été chargée de plaider leur cause auprès de moi. Crois-tu que leur ostentation de regrets, leurs grands frais de protestations, pouvaient apporter quelque soulagement à ma douleur ? Non.

— Oui... mais une exception a trouvé grâce ?

— Ainsi, l'on a été jusqu'à espionner ?..

— Écoute, ma bonne amie ; puisque me voilà

sur ce sujet, je parlerai : il n'est bruit que de fréquentes visites, chez toi, de M. Angelo.

— Ah !

— Parmi ceux que tu repousses, il s'en trouve qu'il t'importe de ménager : le marquis et la marquise Cigognara, lord Pallofox, l'abbé de Matha ; ces gens-là sont dangereux.

— Dangereux ?... Comment ?

— Oui ; ils jettent dans les salons certains petits mots qui prennent racine et se répandent d'autant plus vite que la réputation d'une belle et jeune femme est en jeu... Pour faire taire tous ces bruits, tiens M. Angelo à distance ; il s'établit peu à peu une sorte d'intimité, liens invisibles, dont on ne se défie point d'abord, mais qui vous enlacent bientôt sans retour. Je suis persuadée de la convenance de tes relations ; mais, je le répète, le monde qui est froissé de cette préférence, le monde tu n'en peux douter, les calomnies et n'y voit que l'oubli de tes devoirs.

— Il se peut !... Et qui donc me juge ainsi ?... Un Cigognara... espèce de Turcaret !... La marquise, sa femme, assez connue, ce me semble, par une série d'aventures scandaleuses !... lord Pallofox... un fat !... un abbé de Matha qui, par sa conduite galante, prend à tâche d'ôter tout prestige à la religion !... Et cela, parce que je leur préfère un grand artiste... un homme de cœur !... De l'honneur de mon nom ai-je si peu de souci ?... Et pourquoi le génie, la noblesse de l'in-

telligence, celle que la nature n'a pas accordée à tous les grands. n'irait-elle pas de pair avec la noblesse qui consiste en une longue suite d'illustres ancêtres ? Et quoi ! parce que cette populace de nobles qui est incompatible avec tout sentiment généreux, est encore dans la nuit des préjugés, je dois subordonner mes actions à sa manière de voir ?... Non, non, c'en est fait des cultes imposés ! Arrière donc, préjugés stupides et grossiers, qui êtes la honte de l'esprit humain qui vous épouse ! dispersez-vous sous les éclairs de la raison ! La philosophie éclaire les esprits, et l'on se souvient de tout ce que Jean-Jacques nous a dit en d'éloquents pages !... Avec l'honneur qui marche, il faut marcher.

— Jeune exaltée ! tu devances ton siècle... les préjugés sont encore rois de la multitude. Ne brave pas la société, elle est impitoyable, et l'on tournerait à mal tes beaux sentiments.

— Ah ! tu crois ?

Et Sydonie garda un mutisme non interrompu jusqu'au départ de sa cousine.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

seconde instruction religieuse ! Est-ce que la confession et les indulgences sont des garanties de probité et de vertu ? Sont-elles moins sages et moins honnêtes, les protestantes, les juives et toutes les anti-catholiques qui n'usent pas de ces remèdes ?

Mais c'est surtout le père qui a charge d'âmes. Que l'indifférence ou une crainte puérile de discussions conjugales ne lui fasse pas abdiquer son autorité. A lui d'instruire tous ses enfants dès le début et sans exception. A lui de former leur intelligence en excluant de leur cerveau les idées irrationnelles et incompréhensibles ; à lui de leur inspirer la véritable morale, celle qui est fondée sur l'autorité de la raison et de la conscience, le respect d'autrui, la noblesse de l'affection et des sentiments.

Que le père, en regardant sa jeune fille, songe aux ennuis que lui a causés l'éducation cléricale de son épouse et au bonheur qu'éprouvera son futur gendre d'une éducation rationnelle et libérale.

Et les générations à venir, plus heureuses que celles qui les ont précédées, seront sûres de marcher à grands pas dans la voie de la raison philosophique et du perfectionnement moral.

MELCHIOR DRACHK.

LES MATELOTS DE L'AVENIR

Air des Saints-Simoniens.

Sur une mer fétide et courroucée,
La race humaine errait sans gouvernail,
Quand le démon lui souffla la pensée
D'abandonner un stérile travail.

Matelots, du courage :
Vous touchez à la plage
Où le bonheur attend
L'équipage constant.

Sans avirons, sans ancres, sans voilures,
De la boussole ignorant les secrets,
Et sous la main de pilotes parjures,
Des flots toujours serons-nous les jouets ?
Matelots, etc.

A l'horizon nul phare tutélaire
N'a signalé le port de l'avenir ;
Au firmament point d'étoile polaire !
Dieu, montre-nous une route à tenir !...
Matelots, etc.

Bravez l'écueil, dominez la tempête,
Et, grandissant avec l'adversité,
Marchez encor, poursuivez la conquête
Du but suprême où tend l'humanité.
Matelots, etc.

Qu'à chaque pas votre espoir se ravive ;
Bientôt luiront les beaux jours présagés !
Un frais arôme a révélé la rive
Qui tend son sein aux pauvres naufragés.
Matelots, etc.

Terre !... s'écrie une voix surhumaine
Que mille échos se redisent en chœur ;
Et l'homme enfin aborde le domaine
Qui lui coûta six mille ans de labeur.
Matelots, etc.

J. J.

Le *Siècle* a signalé tous les journaux qui ont adhéré à sa souscription pour élever une statue à Voltaire. Et non-seulement il n'a point oublié le *Réveil*, mais il lui a fait l'honneur de remarquer spécialement l'article qu'il a publié à cette occasion et d'en citer un extrait.

Toutefois, il a signé cet extrait du nom d'Eugène Noël.

Le *Réveil* serait très-flatté et très-heureux de pouvoir compter M. Eugène Noël parmi ses rédacteurs, mais l'article cité par le *Siècle* est signé : Pour la Rédaction, Melchior Drachk.

Diverses publications ont été adressées, cette semaine, au *Réveil*. Il en rendra compte prochainement.

CHRONIQUE PARISIENNE

Je ne veux pas aujourd'hui vous conter du nouveau. Nous sommes en pleine disette. Mais je vais vous parler décentralisation. C'est le mot à la mode, le mot des congrès, le mot de la grande et de la petite presse.

Les *Brebis galeuses* de M. Barrière ont fait retentir ce fameux mot jusque dans les coulisses. Aujourd'hui, le moindre cabotin parle décentralisation littéraire ou dramatique. Vous dire les paradoxes étranges qui circulent

serait impossible. Puisque tout le monde parle, personne ne s'entend.

Savez-vous quel est, suivant moi, l'écrivain qui a le mieux apprécié la décentralisation ? C'est M. Linossier, du *Salut Public*. Il a trop souvent servi de cible à la petite presse lyonnaise, pour que je ne lui rende pas justice à l'occasion. Il a été bien inspiré par les *Brebis galeuses*.

« La décentralisation littéraire », dit excellemment M. Linossier, ne résultera jamais de l'expédition faite en province d'œuvres écrites à Paris ; elle consisterait dans des productions locales d'auteurs habitant la province et n'appartenant pas aux sociétés établies à Paris pour la confection des œuvres dramatiques. »

Si la capitale s'imagine que la décentralisation littéraire consiste à mettre en vente ou à faire jouer les œuvres de Paris le même jour, dans toutes les villes de France, elle a une singulière opinion de la chose.

L'idée lumineuse de M. Raphaël Félix n'est, passez-moi l'expression, qu'un montage de coup d'un nouveau genre. Bien loin de servir la cause de la décentralisation artistique, sa réalisation ne serait que l'extension en province du monopole parisien.

Toute production devrait aller chercher son passeport à Paris pour avoir le droit de se répandre et de voyager en train express.

La décentralisation de l'art dramatique en France ne s'effectuera que lorsque, dans chaque ville, les œuvres inédites du crû reconnues dignes de la représentation obtiendront la priorité sur les productions de la capitale.

Pourquoi donc un cercle, un patronage influent ne s'organiserait-il pas en vue de la décentralisation dans chaque grande ville ?

Mais ce n'est point encore assez. Il est nécessaire qu'une fédération des intérêts artistiques se forme dans toute la province, avec ses cercles, ses journaux, ses répertoires dramatiques, ses librairies, pour que la province échappe au monopole atrophiant et immoral de Paris. Ce jour-là, les écrivains dramatiques provinciaux vivront de leur plume.

Déjà, les directeurs de théâtres de certaines grandes villes protestent contre les incroyables prétentions de MM. les auteurs dramatiques parisiens.

C'est M. Sardou qui concède à Mlle Fargueil le privilège exclusif de jouer *Maison neuve* à Carpentras comme à Paris.

Ce sont les auteurs de la *Reine Cotillon* qui imposent M. Laferrère dans les mêmes conditions. Que deviendraient les acteurs de province si un pareil système venait à être mis en pratique ?

Cora Pearl a enfin reçu le fouet. Ah ! mais !... Et c'est Jules Janin qui le lui a administré.

Le Quartier-Latin, qui, paraît-il, n'est pas encore mort, s'est indigné de cette scandaleuse exhibition, et déjà une manifestation s'organisait pour protester, lorsque le théâtre des Bouffes, averti à temps, a fait disparaître de l'affiche le nom de la drôlesse.

Sardanapale, voilà, par le temps qui court, le joli sujet d'un poème !

MM. Becque et Joncières en ont fait un opéra en trois actes, que le Théâtre-Lyrique s'est enfin décidé à représenter.

Franchement, il aurait pu attendre encore sans nous faire éprouver une très-grande privation. Le poème est niais. La musique offre des qualités de savoir-faire, mais manque totalement d'inspiration.

François Talon, un littérateur que nous avons tous connu, vient de mourir après une longue maladie mentale, à l'âge de 34 ans.

On connaît de lui un volume de nouvelles : *Les Mariages manqués*, qui renferme un véritable petit chef-d'œuvre : *Le Fils du Bibliothécaire*.

François Talon éprouva dans sa courte carrière des échecs désespérants. Il fut tué, après avoir vu ses productions étouffées, comme tant d'autres, par le monopole parisien.

Les coulisses d'un théâtre à femmes. — Une pièce quelconque qui se joue, — Le rideau est levé. — Ces dames attendent leur entrée.

M^{lle} R... — Tiens, il est gentil ce petit brun à moustache.

M^{lle} S... — Qu'est-ce que ce petit ?

M^{lle} R... — Un jeune auteur de l'avenir, ma chère, qui a une machine en espérance au *Luxemb.* Cristi ! la belle moustache !

M^{lle} S... — Un auteur de l'avenir ! Que vient-il faire ! le directeur de céans n'a pas la maladie wagnerienne, n'est-ce pas, mesdames ? D'ailleurs ce petit n'a pas l'air argentin.

M^{lle} R... — Non, mais il est si joli garçon.

M^{lle} S... — C'est tout ce qu'il paie ! mes jambes !

(*Elle passe.*)
M^{lle} R... (*bas à l'auteur de l'avenir*). — Mes jambes ! Il y a des gens qui ont la rage de parler de ce qui leur manque.

L'AUTEUR DE L'AVENIR (*fredonnant*).

Quand on n'a pas ce que l'on aime.

M^{lle} R... (*continuant*).

On aime toujours ce qu'on n'a pas.

M^{lle} S... (*revenant, et à M^{lle} R...*). — A ce compte-là, tu dois joliment aimer la graisse.
L'AUTEUR DE L'AVENIR (*à M^{lle} S...*). — Et toi la vertu.

M^{lle} S... — Aztec ! va.

L'AUTEUR DE L'AVENIR. — Elle vous a un pittoresque dans le discours...

M^{lle} S... — Faudrait-il pas être faubourg *Saint-Germuche* avec Monsieur ?

M^{lle} R... — Tiens, voilà X.

L'AUTEUR DE L'AVENIR (*bas à M^{lle} R.*). X... qui a la réputation de toujours pincer le...

M^{lle} R... — Chut !

X... AUTEUR EN VOGUE. — Bonjour, mes chouchoutes. (*Il dépose un baiser sur le fard des épaules de M^{lle} S. qui est censée éprouver du bonheur, puis il passe.*)

M^{lle} R... — Peut-on se laisser embrasser par ce grand s... ! Il me fait toujours l'effet d'une prise d'émétique.

M^{lle} S... — Ne m'en parle pas !

M^{lle} R... — Pourquoi te fais-tu embrasser comme ça ?

M^{lle} S... — Ma chère, avec les auteurs, c'est un moyen d'avoir des rôles.

L'AUTEUR DE L'AVENIR. — Des rôles ! qui est-ce qui les jouera ?

M^{lle} S... — Moi, parbleu !

L'AUTEUR DE L'AVENIR. — Bah ! et des moyens ?

M^{lle} S... — Et mes effets de corsage ?

X. (*revenant*). — S... Viens donc que je te dise quelque chose.

M^{lle} S... (*remontant avec lui et lui désignant l'auteur de l'avenir*). — Je te le recommande. Ça se permet de bécher !

X. — Sois tranquille, le PACTE DE FAMINE est là ! et nous l'expédierons à l'hôpital.

LE DEUXIÈME RÉGISSÉUR (*accourant*). — S... ! S... ! tu vas manquer ton entrée !

M^{lle} S... (*sans se dérange*). — Le public attendra. Je collabore avec X.

Un vieil ours, échappé des cartons de M. H. Lefebvre : *Les Légendes de Gavarni*, a pris possession de l'affiche des *Fantaisies parisiennes*.

Mais c'est la foule qui... murmure.

M. Sainte-Beuve, un crâne pointu, renterait au *Moniteur*.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !

Un confrère, signature illisible, m'annonce l'envoi d'une réponse aux *Odeurs de Paris*.

J'attends la brochure.

MM. S. Charnal et Aristide Frémine terminent un drame historique en cinq actes et en vers, dont le sujet est emprunté aux annales de Florence.

Cette pièce a été commandée aux deux auteurs par le directeur d'une de nos grandes scènes parisiennes.

CASTAUDY.

UN SOUVENIR DES PROVINCIALES

On ne lit plus, ou bien peu, les anciens auteurs. S'ils datent seulement d'un siècle ou deux, ils sont regardés comme trop profonds, trop sérieux ; dès la première page ils ennuiant, parce qu'on croit qu'ils sont ennuyeux, mais jamais on ne cherche sérieusement à s'en rendre compte par soi-même. Le troupeau de lecteurs de notre époque broute le roman-feuilleton. Il court après *Rocambole* et la *Fille aux trois jupons*, voire les *Mystères de Lyon*.

Et tous les journaux qui servent cette instructive littérature ont une vogue, un succès merveilleux. N'est-il pas triste de voir tout ce qui touche au domaine de l'esprit, tout ce qui exige quelque peu de réflexion ou d'étude, tout ce qui a une influence directe ou éloignée sur la marche de la société, rester malgré tout le privilège de quelques-uns ? Presque tous savent lire, mais ce n'est point pour faire travailler leur cerveau. Le travail intellectuel serait capable de nuire aux intérêts matériels ; il détournerait des préoccupations commerciales, on ne mettrait plus à l'épicerie le même zèle, la même ardeur.

Ignorants, qui ne voyez pas la liaison intime qui existe entre le travail de l'esprit et le travail des affaires ; qu'élargi le cercle de l'intelligence et de la réflexion, c'est accroître les chances de succès, diminuer les appréciations fausses ou erronées.

Imprudents, qui ne songez qu'au présent et oubliez le passé et l'avenir, défaites-vous de cette indifférence, de cette paresse d'esprit ; demandez aux curieux, aux chercheurs, à ceux que vous laissez s'occuper seuls de vos propres intérêts, ce qu'ils y trouvent dans ces vieux livres, et apprenez d'eux quelle satisfaction, quelle jouissance ils éprouvent en les lisant, et dont vous avez le tort de vous priver.

Ah ! si le *Réveil* pouvait exciter cette soif de connaître et de savoir, cet amour de la lecture des vieux auteurs qui sont restés nos maîtres ; si surtout il pouvait dévoiler au grand jour les principes de certains hommes, afin d'empêcher les autres de les recevoir et de les accepter, il aurait rendu un service réel à la cause de la vérité !

Aujourd'hui il veut appeler l'attention sur un livre que les ancêtres de ceux qui crient encore à cette heure anathème au progrès et à la raison, qui préconisent l'ignorance et l'abaissement, ont livré au bûcher après l'avoir fait condamner par le parlement ! Je veux parler des *Provinciales* de Blaise Pascal. — Il faut le connaître ce livre, parce qu'il indique à merveille la direction que certains voudraient encore donner à la pensée, non pas, nous le croyons, car ce n'est plus de notre temps, pour arriver à la même application dans les faits, mais pour absorber à leur profit une autorité qu'ils ne peuvent parvenir à saisir.

Jamais peut-être un livre n'a été écrit avec plus de verve, plus de finesse, plus de grâce, plus d'atticisme ; on y trouve à la fois, Juvénal, Rabelais, Molière et une profondeur d'idées, une puissance de vues incomparables ! On sait son origine : les jésuites, jaloux de l'influence que prenait l'école de Port-Royal-des-Champs étaient parvenus à faire condamner le grand Arnauld, celui-ci chargea de sa défense Pascal qui, très-instruit de la morale des jésuites, écrivit ses *Provinciales*.

Après avoir discuté l'opinion des jésuites sur la grâce, il en arrive à se demander ce que sont « ces hommes noirs » :

« C'est une société d'hommes ou plutôt d'anges qui a été prédite par Isaïe en ces paroles : « Alléz, anges prompts et légers ! » La prophétie n'en est-elle pas claire ? Ce sont des esprits d'aigles, c'est une troupe de phénix, un auteur ayant montré depuis peu qu'il y en a plusieurs. Ils ont changé la face de la chrétienté. Il faut le croire puisqu'ils le disent. Et vous l'avez bien vu dans la suite de ce discours... »

Et effet, Pascal, pour bien les connaître, imagina d'aller voir un de ces anges :

« Il me fit mille caresses ;... et après quelques discours indifférents, je pris occasion du temps où nous sommes pour apprendre de lui quelque chose sur le jeûne... Je lui témoignai que j'avais de la peine à le supporter... Il m'offrit des causes de dispenses... » Et c'est dans le livre d'Escobar qu'on les puise ! Il faut voir les subtilités audacieuses du bon père. Et l'ange s'écrie :

« Voilà un honnête homme, Escobar... je passe les jours et les nuits à le lire, je ne fais autre chose. »

Ce livre parle de tout avec la même habileté et en suivant les mêmes principes.

« Nous avons, dit le bon père, des maximes pour toutes sortes de personnes, pour les bénéficiers, les prêtres, les religieux, les gentilshommes, les domestiques, les riches, pour ceux qui sont dans le commerce, pour ceux qui sont mal dans leurs affaires, pour ceux qui sont dans l'indigence, pour les femmes dévotes, pour celles qui ne le sont pas, pour les gens maîtres, pour les gens déréglés ; — enfin, rien n'a échappé à leur prévoyance. »

Allons, dévots, croyants, fervents, accourez, on vous promet à tous la justification et la légitimation de vos fautes. Ne craignez rien, Escobar a tout prévu, son esprit inventif a tourné toutes les difficultés, c'est l'homme des accommodements ! Nous en verrons bien d'autres : depuis la dispense du jeûne jusqu'à la justification de l'assassinat ! Oh ! l'aimable morale ! Vous croyez avoir péché, naïfs, faites un simple raisonnement, et cette terrifiante pensée s'évanouira ! Plus naïfs encore sont les bons prêtres qui, dans l'espoir de gagner le ciel, s'imposent des privations de toutes sortes, qui préchent par l'exemple, qui s'efforcent de pénétrer leurs ouailles de la vérité de Dieu ; ils n'ont pas lu Sanchez : il leur apprendrait qu'il y a un moyen de commettre péché mortel et de continuer à dire la messe.

C'est une question religieuse, direz-vous. Sans doute, mais la théorie suivante : « Quels sont les services que les valets peuvent rendre en sûreté de conscience ? » En voici quelques-uns : « Porter des lettres et des présents, ouvrir les portes et les fenêtres, aider leur maître à monter à la fenêtre, tenir l'échelle pendant qu'il y monte ; tout cela est permis et indifférent. Il est vrai que pour tenir l'échelle, il faut qu'ils soient menacés plus qu'à l'ordinaire, s'ils y manquaient ; car c'est faire injure au maître de la maison d'y entrer par la fenêtre. »

« Voyez-vous combien cela est judicieux, dit Pascal ? »

Ainsi, fils de famille, n'ayez plus de préoccupations ; la religion ne vous empêchera pas de trouver des gens pour vous aider dans l'accomplissement de vos méfaits !

Cependant, bonnes gens, prenez-y garde, chez Escobar c'est toujours de plus fort en plus fort. Voici venir ce que j'appellerais la philosophie du vol.

C'est dans la Somme du père Bauny, p. 213 : « Les valets qui se plaignent de leurs gages peuvent-ils, d'eux-mêmes, les croire en se garnissant les mains d'autant de bien appartenant à leurs maîtres, comme ils s'imaginent en être nécessaire, pour égaler lesdits gages à leurs peines ? Ils le peuvent en quelques rencontres, comme lorsqu'ils sont si pauvres en cherchant condition, qu'ils ont été obligés d'accepter l'offre qu'on leur a faite, et que les autres valets de leur sorte gagnent davantage ailleurs. »

Êtes-vous satisfaits, bourgeois et gentils-hommes, et voulez-vous avoir à votre service les valets instruits par le père Bauny ?

Et vous, maris confiants et tranquilles, je vous engage à laisser lire à vos épouses le livre d'Escobar : « Une femme, dit-il (Tr. 1, ex. 91, n° 13), peut jouer, et prendre pour cela de l'argent à son mari. »

Mais, direz-vous, comment une telle morale a-t-elle pu être enseignée ? Comment de semblables maximes ont-elles pu être enfantées et

mises au jour ? Ne vous indignez pas, l'ange de Pascal va vous donner l'explication :

« Sachez donc que ce principe merveilleux est notre grande méthode de diriger l'intention... Vous en avez vu quelques traits... car lorsque je vous ai fait entendre comment les valets peuvent faire en conscience certains messages fâcheux, n'avez-vous pas pris garde que c'était seulement en détournant leur intention du mal dont ils sont les entremetteurs, pour la porter au gain qui leur en revient ? Voilà ce que c'est que diriger l'intention. »

On voit d'ici le résultat de ce principe merveilleux. Né le verrait-on pas, qu'Escobar encore se chargerait de nous le faire toucher du doigt :

« Un bénéficiaire peut, sans aucun péché mortel, désirer la mort de celui qui a une pension sur son bénéfice ; et un fils celle de son père et se rejouir quand elle arrive, pourvu que ce soit pour le bien qui lui en revient et non pas par une haine personnelle. »

Un fils désirer la mort de son père, c'est écrit en toutes lettres.

« Navarrus dit fort bien qu'en certaine occasion il est permis d'accepter et d'offrir le duel : licet acceptare et offerre duellum. Et aussi qu'on peut tuer en cachette son ennemi ; qu'il vaut même mieux tuer son ennemi en cachette qu'en duel, car ainsi on lui évite un péché... »

En vérité, il n'est pas agréable d'avoir un Navarrus pour ennemi ; mais c'est un guet-apens s'écrie Pascal :

« Je vous dis qu'on peut tuer en cachette et de là vous concluez qu'on peut tuer en trahison, comme si c'était la même chose. Apprenez d'Escobar (tr. G., ex. 4, n° 26) ce que c'est que tuer en trahison, et puis vous parlerez : On appelle tuer en trahison, quand on tue celui qui ne s'en défie en aucune manière. Et c'est pourquoi celui qui tue son ennemi n'est pas dit le tuer en trahison quoique ce soit par derrière ou dans une embûche : *Licet per insidias aut a tergo percussit*. » Et au même traité, n° 56 : Celui qui tue son ennemi avec lequel il s'était réconcilié, sous promesse de ne plus l'attaquer à sa vie, n'est pas absolument dit le tuer en trahison, à moins qu'il n'y eût entre eux une amitié bien étroite : *arctior amicitia*. »

Voilà ce qu'ils ont enseigné les maîtres célèbres de cette société puissante créée pour défendre l'œuvre de Jésus.

La doctrine a-t-elle changé ? N'en reste-t-il point quelque trace, quelque souvenir ?

Demandez aux frères nouveaux de l'impérissable congrégation.

Quand donc parviendra-t-on à extirper de l'âme du chrétien cette gangrène jésuitique ?

Ayons courage et travaillons, le temps y parviendra.

Que faut-il ? Se secouer des mystères, des superstitions de la foi, se livrer à sa raison, s'appuyer sur elle, en faire son conseiller et son guide, ne jamais lutter avec elle, la porter dans tous les actes de la vie ! Alors il sera permis de voir la vérité ! Mais pour cela il ne faut rien accepter de confiance ; il faut étudier, travailler, construire soi-même le temple de la justice, le démolir pour le reconstruire encore, savoir souffrir, savoir attendre, espérer, aimer, rendre le bien pour le mal, et dans l'avenir, soyez en sûrs, le succès sera la récompense de notre constance et de notre amour du bien.

CH. DUCOLOMBIER.

CHRONIQUE LYONNAISE

M. Gunet, professeur de philosophie au Lycée de Lyon, a, depuis quelque temps, demandé sa mise à la retraite.

Ce n'est pas sans peine que l'honorable professeur a pu obtenir ce qu'on aurait été si satisfait d'accorder à quelques autres. Il paraît qu'on ne voulait pas se priver de ses services si appréciés, et on avait en l'inspiration de répondre à la demande de retraite par la mise en non-activité.

C'était flatteur. Il est bien vrai que le trésor y trouvait son avantage ; mais on laissait briller aux yeux de M. Gunet la perspective de pouvoir reprendre son poste un jour venant.

Mais la résolution du professeur était bien arrêtée et il insista.

Et aujourd'hui la mise à la retraite est un fait accompli.

M. Gunet est originaire du Bugy ; c'est le village de Magnien, près Belley, qui s'honore de lui avoir donné le jour. Il a débuté fort jeune dans la carrière de l'enseignement, à vœu longtemps à Paris, puis a été nommé professeur de philosophie à Dijon, où il est resté plusieurs années, et s'est vu ensuite appelé à Lyon pour succéder à l'abbé Noiret.

Habile professeur, il s'est toujours fait remarquer par une rectitude de jugement peu commune, sans être trop méthodiste. Il a l'intelligence vive, la conception prompte, l'exposition toujours claire et facile, le style agréable et le tour d'esprit original.

Relativement à son système philosophique, il est spiritualiste ; mais il a laissé bien loin der-

rière lui l'éclectique M. Bouillet, devenu catholique, comme son ancien chef de file M. Cousin.

M. Gunet appartient à la grande phalange libérale des déistes rationalistes. Ce n'est peut-être pas le dernier mot de la science, et nous nous sentons quelque peu disposés à aller au-delà de ses théories ; mais quand nous songeons à celles que nous avons entendues dans certains lycées, nous souhaitons vivement que le successeur de M. Gunet soit au même niveau que lui de libéralisme philosophique.

Le Lycée de Lyon est appelé à faire la triste expérience qu'il est des hommes qu'on ne remplace pas.

Mais perdu pour l'enseignement, M. Gunet n'est point pour la science ; au contraire, il va désormais lui consacrer tout son temps. Et bientôt, si nous ne nous trompons, paraîtra une œuvre importante qui nous fera connaître sa pensée tout entière. Ce sera un beau jour pour les amis de la philosophie.

La conférence de dimanche dernier a été très-savante, très-instructive ; mais je ne garantis pas que M. Heinrich soit resté toujours très-intéressé pour ses auditeurs ; seulement, je m'empresse de déclarer que c'est leur faute et non pas la sienne.

Le professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon nous a démontré que toutes les langues de l'Europe, à l'exception de deux, le hongrois et le basque, avaient une même origine. Il s'est donné la peine d'expliquer comment la science était arrivée à cette découverte, tandis que bon nombre des intelligences présentes se montraient disposées à le croire sur parole. Il a attribué aux diverses migrations des peuples les modifications qui se sont produites dans la terminaison des mots, et à leur éloignement, à leurs habitudes particulières les additions dont chacun d'eux a enrichi la langue.

Il eût été difficile que les érudits ne fussent pas satisfaits ; aussi ils se délectaient. Quant à la foule, elle s'écriait dans son admiration enthousiaste : Qu'il est savant !

M. Heinrich a toutes les qualités voulues pour plaire au public : physionomie intelligente et gracieuse, parole abondante et limpide, organe agréable, rien n'y manque.

Il a été facile de remarquer dans la salle une abondance extraordinaire de membres du clergé. C'est que M. Heinrich, qui marche sur les traces d'Ozanam, est un catholique ardent et convaincu, et que ces messieurs espèrent trouver dans les paroles du savant professeur la justification du récit de la Bible sur la dispersion des peuples. Mais M. Heinrich n'a pas succombé à la tentation ; il s'est contenté de quelques allusions assez voilées et d'une profession de foi catholique comme conclusion.

Un nouveau livre vient de paraître : *Le Mouvement coopératif à Lyon*, par Eugène Flotard.

Il est en vente chez tous les libraires.

Ce n'est pas un livre de discussion et de doctrine, dit l'auteur dans sa préface : le conseil, la critique, la réflexion, l'enseignement n'y apparaissent qu'incidemment.

M. Flotard s'est borné à faire le récit des diverses associations coopératives qui ont été fondées jusqu'à ce jour.

Il est cependant, ajoute-t-il, une partie de ce livre dans laquelle l'exposé des faits ne joue pas le principal rôle, et où sont soulevés, discutés certains principes généraux, certains points de doctrine et de législation relatifs à la coopération : c'est la quatrième et dernière partie, où se trouvent reproduites ma déposition et celles de quelques coopérateurs lyonnais dans l'*Enquête sur les sociétés coopératives*.

Cette quatrième partie offre en effet, un attrait particulier et l'auteur a raison de la recommander à ses lecteurs.

M. Flotard, non moins que M. Rougier, mais dans un tout autre esprit, a consacré ses travaux aux questions de sociétés. Les nombreux articles insérés dans le *Progrès*, et qui méritaient une meilleure place, ont été souvent fort remarquables. En outre, M. Flotard s'est occupé de questions religieuses et ses *Études sur la Théocratie* ou la confusion du spirituel et du temporel dans l'antiquité et dans les temps modernes méritent d'être signalées aux libres penseurs. Ils y trouveront des indications intéressantes et précieuses.

Les personnes les mieux informées en sont encore à se demander si M. Rougier est éclectique ; mais, vu son *universalité*, on peut hardiment, et sans crainte d'être démenti, affirmer qu'il est catholique.

Donc, M. Rougier cumule. Non content de ses succès au barreau, de ses triomphes confédérés et de la notoriété qu'il s'est acquise comme président de la *Société centrale d'étude et d'encouragement des institutions de prévoyance, de coopération et de mutualité du département du Rhône*, — ouf ! — il ambitionne les lauriers mielleux du chanteur de salon et du concertiste.

Dimanche, à deux reprises différentes, le matin et le soir, dans cette coquette petite Salle Philharmonique qui a toutes ses sympathies et les nôtres, — il a soulevé des tonnerres d'applaudissements auxquels votre serviteur s'est associé d'autant plus que, au charme de la voix de l'orateur, un autre était venu s'ajouter : celui de la concision, qui lui est peu habituel.

Pourquoi n'est-il pas encore décoré ? Trouverait-on que M. Rougier a déjà trop de rouge ?

L'heure des concerts a commencé à sonner. C'est celui de Pierre Dupont qui, paraît-il, va ouvrir la marche. Il aura lieu le 17 février, à la salle Valentino.

Allons Lyonnais, soutenez votre compatriote !

Un autre concert aura lieu, le 17 mars, à l'Alcazar ; — celui de l'*Union chorale*.

Cette société, depuis longtemps déjà honorablement connue dans le monde musical, a été complètement réorganisée par M. Holtzem, le savant et charmant chanteur. Le concours de nos principaux artistes lui est assuré. Renard lui-même viendra s'y faire entendre.

Bonne recette et bonne chance

Le concert annuel de M. Luigini, essentiellement composé d'éléments lyonnais, est fixé au samedi 30 mars.

Nous publierons le programme dès qu'il nous sera connu.

Pourquoi donc la vogue, si persistante pendant toute la direction Georges Hainl, semble-t-elle diminuer sous la direction Luigini.

Et les dames du grand monde diront qu'elles n'ont pas de caprice !

Mais M. Luigini n'a pas les longs cheveux blonds, l'intéressante moustache et les poses magistrales de son prédécesseur.

Il s'imagine qu'il suffit d'être musicien et qu'il est de sa dignité de se dispenser de faire de la réclame ! Quelle naïveté !

Gallicus prétend que les confrères en journalisme ne sont point jaloux, ce qui n'a pas lieu parmi les avocats, mais je voudrais bien connaître son opinion sur les directeurs de théâtre.

Les curieux se demandaient l'autre soir pourquoi M. Letellier, directeur des théâtres de Bruxelles s'était vu forcé de payer sa stalle au guichet pour assister à la représentation de *Martha*. Il est de tradition que les choses ne se passent pas ainsi. Vous devinez sans peine que les récits n'ont pas manqué. M. Letellier avait été dit-on reçu par M. D'Herblay d'une façon fort peu courtoise. C'est évidemment un faux bruit. A quoi servirait-il donc d'avoir joué avec succès les premiers rôles de comédie, les personnages aux manières distinguées.

Il est bien vrai que M. Letellier enlève à Lyon M^{lle} Meyronnet. C'est une perte sans doute, mais elle n'est pas irréparable, et de son côté M. D'Herblay n'a pas manqué de faire pour l'an prochain plusieurs emprunts aux théâtres de Bruxelles.

Ces enlèvements d'actrices sont d'ailleurs dans les usages.

Mais que c'était-il donc passé entre les deux directeurs ?

On se le demande.

Il n'est bruit dans toute la ville que des parures flamboyantes de Mlle Baretti. Celle qu'égalait notre charmante artiste à la dernière soirée du Cercle du Commerce a ébloui tous les regards.

Perles dans la voix, perles sur les épaules, perles aux poignets, perles sur la robe, etc., etc., il n'est pas étonnant qu'on répète partout, avec un enthousiasme sans cesse grandissant, que notre *prima donna* est la perle de la troupe.

Les hommes-affiches ayant l'avantage d'échapper au timbre, dont le prix a été doublé, nous pouvons nous attendre à nous promener désormais en compagnie des annonces de toutes sortes dont les murs redeviendront vierges.

Déjà nous avons vu, la semaine dernière, défiler à travers la ville les affiches de la Rotonde, annonçant : 1° *Le Grand galop diabolique*, avec quarante danseurs costumés *ad hoc* ; 2° le quadrille des *Noces de Satan*, exécuté par tous les sujets du sombre empire, avec orchestration de flammes, feux, bruits de chaînes et pétarades, etc.

C'était mirobolant de promesses. Comment résister à cette infernale magie ?

J'ai voulu voir, j'ai vu.

Et j'ai retrouvé ce séjour de la danse pittoresque avec son ancienne splendeur du temps de Roset, Musard et Cherblanc.

La démolition de l'Alcazar sera bientôt un fait accompli. La construction du sanctuaire béni qui doit remplacer cette salle des folies nocturnes ne peut être retardée plus longtemps. Le besoin d'une nouvelle église à Lyon se fait trop vivement sentir.

Mais espérons que la Rotonde restera au moins pour satisfaire aux exigences du public dansant et servir de local à nos grandes assemblées populaires.

Dimanche dernier, 4,000 membres de la Société des tisseurs s'y trouvaient réunis.

L'autre jour je me promenais, avec l'insouciance d'un chroniqueur, à travers la Croix-Rousse, lorsque j'ai rencontré, rue du Mail, une maison nouvelle en construction avec de vieux matériaux. Jusque-là, rien de bien étonnant, surtout à notre époque. Et le style de l'architecture était assez simple pour ne pas attirer les regards ; mais le hasard m'a fait apercevoir une vieille pierre qu'on venait de placer dans le mur de façade et qui portait l'inscription : *Hauteur du Rhône en 1840*.

Que diront les historiens et les archéologues de l'avenir sur cette formidable inondation ?

Une ou deux plaisanteries pour réveiller ceux que le *Réveil* endort.

Un étranger visitait, il y a quelques jours, nos nouvelles démolitions. On voulait lui expliquer l'architecture de la Manécanterie, y compris les enseignes.

— Voici lui disait-on de l'ordre gothique, de l'ordre corinthien.

— Je comprends, dit-il, ce monument a reçu tous les ordres.

La médecine d'après le système Raspail et le mutualisme ont beaucoup de rapports entre eux et s'expliquent l'un par l'autre.

Ainsi, vous avez une douleur dans le bras gauche, il faut le frictionner jusqu'à l'écoulement. Vous frictionnez..., vous frictionnez... tant qu'à la fin c'est le bras droit qui sue.

On reprochait à M^{me} X... que trop de gens connaissent, d'abuser du fard, du masque... etc.

— Enfin, lui dit-on, vous n'avez rien de naturel ?

— Et mes enfants, donc !....

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES

Suite. (Voir les numéros des 27 janvier et 10 février.)

Ce qui charme et séduit dans le spiritualisme, c'est qu'il inspire un vif sentiment de l'immortalité ; qu'il soulage les cœurs malades ou tristes, qui grandit l'humanité, et en lui inspirant l'idée divine de la justice, lui assure pour récompense les jouissances, les joies de la vie future.

Le panthéisme a moins de séductions, parce qu'il offre moins d'espérances. Sa morale n'est pas moins pure, le devoir n'est pas moins obligatoire, mais la perspective est moins consolante.

Avec le spiritualisme, vous avez l'immortalité de la personne, l'immortalité de chaque âme particulière qui a pensé, aimé, agi, lutté, souffert durant une vie plus ou moins longue ; avec le panthéisme, l'immortalité, c'est la transformation. Rien de ce qui existe ne s'anéantit. L'âme et le corps, qui ne sont qu'une fraction de la substance universelle qu'il appelle Dieu, sont éternels comme lui, comme tout ce dont ils font partie ; mais le corps rentre dans l'éternelle étendue : l'âme se perd dans l'océan de la pensée divine.

Qu'il me soit permis de citer ici une page de poésie philosophique, une démonstration de l'immortalité par le sentiment. Elle est extraite du livre de M. Caro, *l'Idée de Dieu*, page 437 :

« La souffrance humaine, celle qu'on pénètre dans toute son étendue, celle qu'on accepte dans toute son horreur, celle qui arrive non-seulement imméritée, mais comme infligée au mérite dans ces conflits de la vie où le bon droit succombe, voilà vraiment le gage de l'immortalité. Que d'existences qui contiennent à elles seules une infailliable promesse de la vie future ! N'allez pas dire que la vie future est un rêve à cette jeune fille qui a donné à ce travail ingrat dont elle meurt chaque minute d'une existence déshéritée dans un coin oublié d'une froide maison. N'allez pas le dire à ce pauvre infirme, sur ce grabat où la misère l'a jeté et où son âme poursuit l'espérance dans quelques mots divins. Ne le dites pas non plus à ce juste trahi par le hasard ou vaincu par la force et qui voit son droit périr entre ses mains brisées. Ces douleurs, ces misères, ces ignorances, ces cœurs glacés par une vie plus froide que la mort, ces courages trahis, ces justes causes abattues, tout cela forme comme un cri déchirant et sublime de l'humanité vers un monde mystérieux. Ne faites pas mourir deux fois ces vaincus de la grande lutte humaine, ces blessés de la vie, en leur fermant ce refuge. Et ce n'est pas le bienfait d'une belle chimère que je réclame pour eux ; non, c'est le droit offensé, c'est la dignité de l'humanité violée dans leur personne qui impose à Dieu cette réparation. Que sont tous nos théorèmes métaphysiques, nos abstractions laborieuses, nos efforts dialectiques auprès de cette simple philosophie de la prière et de la douleur, de la résignation et de l'espérance éternelle comme le gémissement de l'humanité ? »

Ce besoin d'une réparation finale semble s'imposer même à certains penseurs qui nient l'immortalité de l'âme.

Après de M. Renan, qui ne veut pas être panthéiste, le spiritualisme n'est guère en faveur. Il poursuit de ses dédains cette pauvre théorie grecque qui coupe l'homme en deux parts, le corps et l'âme, et trouve tout naturel que pendant que le corps pourrit, l'âme survive (*Vie de Jésus*, 51). Il n'a d'estime que pour l'idéalisme, qui ne distingue pas l'esprit de la matière. Or, voici ce que nous lisons (page 288) :

« Ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux substances, et qui trouvent le dogme déiste de l'immortalité de l'âme en contradiction avec la physiologie, aiment à se reposer dans l'espérance d'une réparation finale qui, sous une forme inconnue, satisfiera aux besoins du cœur de l'homme. Qui sait si ce dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu ? »

Pour nous, quelque douce que soit l'illusion, quelque brillant que soit le rêve, nous ne pouvons nous y arrêter.

« La philosophie, dit M. Laboulaye (page 6), est la religion de la vérité ; elle prend le vrai où elle le trouve, sans égard aux croyances les plus respectables, aux préjugés les plus légitimes, aux intérêts les plus sacrés. C'est là sa force ; c'est là ce qui, malgré tant de déceptions, lui ramène toujours les hommes. On se lasse et on se dégoûte des systèmes, mais notre âme a un

invincible besoin de la vérité ; nous la cherchons partout pour nous donner à elle ; il nous la faut, dût-elle nous ôter tout espoir.

Mais comment découvrir cette vérité ? A l'aide de la raison et de la science.

Il est, à cette heure, admis par tous les penseurs indépendants qu'il n'existe d'autre révélation que celle que nous fait connaître l'observation scientifique des phénomènes de l'univers et celle qui résulte de cette vue intérieure qui, avec l'aide de la science et de l'appréciation des faits physiques, nous permet de distinguer le vrai du faux, le bien du mal.

Ce que la philosophie nouvelle semble surtout avoir compris, c'est l'union, l'indissolubilité de la science et de la raison, la nécessité de ne pas sortir du monde des réalités pour se plonger dans un monde à part, par delà le monde et l'espace. C'est là jusqu'à présent sa véritable gloire, à laquelle ses adversaires eux-mêmes rendront hommage.

A ceux qui auraient encore pour cette révélation chrétienne un reste de superstitieux respect, je me permettrais de leur conseiller la lecture des nouveaux ouvrages philosophiques.

Qu'ils consultent M. Vacherot. On trouve dans son ouvrage la *Métaphysique et la Science* de fort justes considérations sur la nature de la raison, sur le rôle qu'elle doit jouer, et il prouve jusqu'à l'évidence que c'est à une fausse théorie de cette faculté que sont dues toutes les aberrations de la doctrine qui règne dans l'Église.

Il est en outre, dans l'école des déistes, un auteur remarquable et qui commence son œuvre par un chapitre intitulé : *De l'autorité de la raison*. Non-seulement il ne doit pas être oublié, mais la lecture d'un ouvrage consciencieux, dont les conclusions sont toujours nettes, claires, précises, est une des plus utiles et des plus nécessaires. Je veux parler de M. Larroque.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'école spiritualiste nouvelle, qui paraît croire à la nécessité du christianisme, à son immortalité, a complètement rompu avec la révélation.

M. Émile Saisset, dans son ouvrage la *Philosophie religieuse* ; M. Caro, dans son livre *l'Idée de Dieu* ; M. Laboulaye, dans le premier article de son recueil *Œuvres morales et politiques* ; M. Paul Janet, M. Rémusat, dans leurs diverses publications, tout en se disant chrétiens, ne cherchent et ne voient que le Dieu de la raison. Ils se dispensent d'invoquer le Dieu de l'Évangile, le Dieu de la révélation et de la foi.

Mais, hélas ! ô faiblesse de l'humanité, ces deux seuls instruments dont nous puissions nous servir pour résoudre cette question posée à l'origine des choses, vont faire naître une triste et désespérante conclusion : aucun de ces systèmes de philosophie n'est en complète harmonie avec la raison et la science, et de toutes ces pages que les siècles entassent avec une ardeur toujours nouvelle, le chercheur le plus patient et le plus intrépide, s'il peut extraire une conviction, ne peut trouver une certitude.

Faudra-t-il donc, pour l'éternel supplice de la raison, que cet insondable problème de l'origine des choses se pose sans cesse ? Pourquoi tous ces systèmes où l'intelligence se s'égare ? Pourquoi de cette métaphysique que tout le monde remue n'est-il sorti encore que des idées troubles et confuses ou contradictoires ?

S'il y a un Dieu créateur, pourquoi le prodigieux édifice nous cache-t-il le divin architecte ? Pourquoi le parfait, l'infini, l'absolu s'enveloppe-t-il d'ombres et de mystères ?

Voyons un peu ce que l'alliance de la science et de la raison ont su produire jusqu'à ce jour.

Et d'abord qu'appelle-t-on philosophie positive. Le véritable maître, M. Littré, nous apprend que la philosophie positive est le résultat de l'induction ;

Que les sciences sont liées, enchaînées entre elles, qu'elles ont leur système hiérarchique ;

Que chacune des sciences partielles a sa philosophie particulière.

Que toutes ces philosophies partielles s'enchaînent comme les sciences elles-mêmes.

Et que la pensée, par un effort suprême d'induction pratiquée sur toutes ces philosophies scientifiques c'est-à-dire sur tout ce qui constitue le savoir humain produit la philosophie positive.

La philosophie positive est donc un système qui comprend tout ce que l'on sait sur le monde, sur l'homme et sur les sociétés, et une méthode générale renfermant en soi toutes les voies par où l'on a appris les choses.

La philosophie positive délaisse les interventions surnaturelles et les conceptions à priori. Elle entend soumettre le régime mental à la doctrine d'une action et réaction de l'humanité sur le monde et du monde sur l'humanité. Pour la philosophie positive, il ne faut pas la raison pure des métaphysiciens mais la raison expérimentale des savants.

L'une est stérile et dangeuse, l'autre est féconde et bienfaisante. Celle-ci reconnaît qu'elle n'est qu'un outil de recherches et qu'il s'agit toujours uniquement de constater ce qui est et de s'y conformer c'est cette abnégation qui fait sa grandeur.

Et M. Littré conclut ainsi :

« Cette philosophie étant telle, il en résulte, et cela frappe incontinent M. Conte avec une grande force, que toutes les questions absolues c'est-à-dire les questions qui s'occupent de l'origine et de la fin des choses, sont hors du domaine de la connaissance humaine et par conséquent ne peuvent plus diriger les esprits dans la recherche, les hommes dans la conduite et les sociétés dans le développement. L'origine des choses, nous n'y avons pas été ; la fin des choses, nous n'y sommes pas, nous n'avons donc aucun moyen de connaître ni cette origine ni cette fin. Aussi les hommes n'ont-ils cru la connaître que par les communications avec les êtres surnaturels qui y présidèrent (c'est le cas du judaïsme, du christianisme et du mahométisme.) Les sciences particulières, qui n'auraient pas été moins curieuses que la théologie et la métaphysique des notions sur l'origine et sur la fin, ont senti l'impossibilité d'y parvenir ; l'obstacle a été insurmontable ; elles s'y engagèrent au début et ne firent de progrès que quand elles s'en furent retirées. Aussi leur renoncement à ce genre de spéculation a été expresse ; et pour récompense de ce sacrifice fait à la raison mûrie, elles ont élevé peu à peu sur le fondement de l'expérience et du relatif cet ensemble de notions qui est une merveille de l'esprit humain. Mais la conséquence est inévitable : ou avoir une philosophie soit théologique soit métaphysique, ou avoir une philosophie positive, qui, assise sur les sciences et leurs philosophies partielles, participe à la fois de leur caractère relatif et de leur solidité. » (*Vie d'Auguste Comte*, page 107.)

Cette impossibilité de connaître l'origine et la fin des choses est indiquée presque à chaque page des œuvres de l'illustre auteur.

Voici un autre passage :

RODOLPHE D'ISTS

(La suite au prochain numéro.)



THÉÂTRES DE LYON

Assister aux répétitions n'est pas aujourd'hui chose facile, et messieurs de la critique sont plus spécialement invités... à rester chez eux.

Personnellement, je serais mal fondé de m'en plaindre, puisque M. d'Herblay accorde à l'homme la faveur qu'il refuse au chroniqueur. Je ne comprends guère, au surplus, cette exclusion, lorsqu'on n'a, comme dans la circonstance présente, presque rien à redouter des appréciations anticipées.

Donc, en différentes fois, nous avons vu l'*Africaine* d'un bout à l'autre. Je ne me permettrais, certes pas, de déflorer, par un commentaire prématuré, l'œuvre posthume du grand maître ; mais je crois pouvoir lui présager d'avantage qu'un succès d'estime ou de mise en scène, bien que celle-ci ait été soignée d'une façon toute particulière. Je recommande aux gourmets d'harmonie, le majestueux final du premier acte, la prière, la marche indienne et le ballet qui la suit immédiatement, le duo de Vasco et de Célika et la scène du Mancenillier.

La partie d'optique est loin d'avoir été négligée ; cela, du reste, ne gêne rien. Décors et costumes, tout est battant neuf. Peut-être avais-je rêvé un vaisseau d'un autre genre, mais je dois avouer que tel qu'il est, le coup d'œil est beau, moins cependant qu'au quatrième acte.

Il serait fort à désirer que toutes les pièces fussent montées avec un soin pareil, et les recettes s'en ressentiraient bientôt. Je ne sais, au juste, s'il m'est loisible de discuter ici la question de la subvention municipale, mais j'affirme de nouveau que les économies mal entendues sont la pire chose au théâtre, et qu'un directeur auquel la ville allouerait une somme double de celle actuellement inscrite au budget, à la seule condition de renouveler complètement en quelques années le matériel de nos deux premières scènes, réaliserait, étant intelligent, des bénéfices proportionnellement beaucoup plus considérables. Mais la liberté théâtrale peut-elle se concilier avec les subventions municipales ? Je ne crains pas de l'affirmer, en constatant toutefois que je m'exprime ici que mon opinion personnelle, laquelle n'engage en rien la rédaction du *Réveil*.

Par ce temps de débauche, d'imagination et d'esprit, alors que les mollets remplacent la littérature, et les changements à vue les situations dramatiques, pourquoi ne donnerait-on pas aux œuvres sérieuses ce complément, sinon indispensable, du moins très-utile, de la mise en scène ? Rossini, Meyerbeer, Hugo, Balzac, méritent bien autant, il me semble, que MM. Offenbach et Bazin. Puisque le public ne se soucie plus d'écouter des chefs-d'œuvre, forçons-le, en flattant ses goûts, de les apprécier malgré lui.

Je n'entends pas par œuvres sérieuses celles, dogmatiques, du genre bonnet de nuit, mais bien toute production littéraire ou musicale, gaie ou triste, frivole ou historique, sérieusement étudiée et sérieusement écrite. Ce ne sont pas les allures grivoises de la *Vie parisienne* que je réprouve, c'est le français douteux et le goût déprévu qui ont présidé à l'enfement de cette pièce.

L'indisposition persistante de M. Bondois a suffisamment retardé le bénéfice de Mlle Meyronnet, pour qu'il me soit impossible de rendre compte aujourd'hui de la *Jeunesse de Mirabeau*. La comédie de M. Aylie Langlé a le tort immense d'arriver de deux ans en retard. Que la pièce n'ait pas été montée lors de son apparition ; je ne saurais en faire un crime à M. d'Herblay, lequel, à cette époque, n'était pas encore directeur. Mais, puisqu'il la jugeait digne du théâtre des Célestins, il aurait dû songer plus tôt à nous la faire connaître, et ne pas attendre pour cela qu'un théâtre libre s'en fût emparé. Elle pouvait sans peine prendre le pas sur la *Fille du Maudit* ou la reprise de *Lazare le Père*.

Je n'insisterai pas davantage sur ce point. L'annonce de la reprise de *Marion Delorme* m'a mis en veine d'indulgence, et la représentation d'*Othello* n'a fait qu'augmenter cette favorable impression. Réunir en même temps sur la scène Shakespeare, et Guizot peut, jusqu'à un certain point, faire pardonner à la direction ses exhibitions malpropres de femmes nues aux maillots crasseux. Puisse-t-elle comprendre et se souvenir que, dans les foires est la place des saltimbanques, et que c'est faire injure à des artistes de mérite que les acquerir de la sorte.

L'écueil à redouter dans la représentation de M. Ira Aldridge était de faire tourner à grotesque l'admirable drame qu'il interprétait. Pour peu que l'acteur eût été médiocre, cela avait inévitablement lieu ; il n'en a pas été ainsi. *L'Othello*, — garanti bon teint, — de M. Kuschnik est plus qu'un tragédien ordinaire. Les inflexions de sa voix, l'expression de son visage m'ont, bien plus que mes faibles connaissances en anglais, aidé à comprendre ces tirades sublimes. Se faire écouter d'un public dont les neuf dixièmes, au moins, ne comprenaient pas son langage, était déjà un tour de force ; M. Aldridge a fait plus, il l'a tour à tour charmé, attendri, fasciné même, et les acclamations enthousiastes qui ont accueilli ce cri déchirant : *O misery! misery!* ont dû lui prouver qu'il avait rendu intelligible pour tous l'œuvre immense du grand Shakespeare.

J'aurais pourtant, s'il comprenait le français, une critique à adresser à l'époux de Desdémone. En exagérant parfois ses sanglots jusqu'à les amener au ricanement, il outrepassa le but et nuit ainsi à la vérité de ses effets ; c'est un défaut dont il est facile de se corriger lorsqu'on possède une aussi puissante organisation dramatique que M. Ira Aldridge.

Je recommande à nos artistes d'imiter, à l'occasion, sa réserve pleine de dignité lorsqu'il revient saluer le public.

M^{lle} Deborah et Dorback, robe blanche et robe noire, le jour et la nuit, ont obtenu un fort joli succès. Transfuge, paraît-il, de l'Odéon, Desdémone possède un gracieux talent, joint à une physionomie charmante. Quand à Mlle Dorback, si dramatique qu'elle veuille paraître, on sent toujours en elle la soubrette piquante, mutine et pouvant remplir à merveille le rôle décolleté de la nuit.

MM. Ockman (Yago), Maxime (Kassio) et Roger (Brabantio), ont complété un ensemble satisfaisant.

Nous aurions bien voulu avoir un autre Rodrigue.

ALFRED DEBEAUCY.

P. S. Décidément, *Messieurs les Romains* n'ont plus de vergogne ; on jurerait qu'ils sont payés généreusement pour faire siffler leurs acteurs favoris. M. Wicart arrange le *Prophète*, vite un rappel ; Mlle Spitzer, bredouille les *Huguenots*, deux rappels. Que dirait Meyerbeer s'il assistait à de pareilles profanations ? Et quand donc les artistes comprendront-ils qu'un rappel est une récompense exceptionnelle, et qu'il est de leur devoir de protester par l'abstention contre l'enthousiasme salarié de leurs maladroits amis ?

A. D.

LES PETITS THÉÂTRES

CERCLE-DES-FAMILLES. — Une mauvaise nouvelle en commençant : M. Chavanon et M^{lle} Dormeuil, deux artistes aimés du public de cette salle, viennent de l'abandonner définitivement pour s'envoler vers le Midi.

Bonne chance à ces jeunes artistes ! M^{lle} Myr donnait, dimanche dernier, sa troisième représentation. La salle était comble, et moi, chroniqueur, j'ai failli assister debout à la représentation.

J'ai pu cependant voir jouer le *Chevalier d'Essoime*, comédie en 3 actes, sans être trop grièvement endommagé par la façon de banquette sur laquelle j'étais parvenu à me jucher.

J'ai été, du reste, largement dédommagé par le charme du spectacle : M. Chavanon a été plein de verve et d'assent dans le rôle du comte de Nangis ; M^{lle} Dormeuil, bien que souffrante, a montré une grande intelligence dans le double rôle du chevalier d'Essoime et de la baronne d'Herbelay ; enfin, M^{lle} Berthe, jenne ingénuité, a été adorable de candeur et de grâce sous la cornette de la petite paysanne Regaillette.

Diable ! j'allais oublier MM. Armaz, (le propriétaire) et Joannès (Olivier). Ces artistes (et cela je le constate avec plaisir), ont été très-convenables ; cependant, j'engagerai ce dernier à être moins froid et plus naturel.

VARIÉTÉS. — N'attend plus qu'un directeur, une troupe et un orchestre.... Donc, à bientôt l'ouverture !

GYMNASÉ. — Allons ! il n'y a plus à en douter, les habitants de la Guillotière, qui avaient complètement oublié le chemin de leur théâtre, commencent à s'en ressouvenir. Merci, mon Dieu !

Je dois ajouter que les nouveaux directeurs font de louables efforts pour sortir de l'ornière où la direction Bartholy avait maladroitement engagé son char. Bon courage, Messieurs, le succès est au bout.

Dimanche dernier, on donnait la *Voluse d'enfants*, drame en 5 actes. Naturellement, j'y assistais.

J'ai constaté, une fois de plus, le beau talent de M^{me} Lecomte-Reynier (Sarah Wathers). M^{lle} Legris, ingénuité, a été exquise de charme et de poésie dans le rôle d'Hélène. Cette jeune et jolie artiste a de l'avenir. M. Lecomte-Reynier a donné au bandit Atkins tout le relief de scélératesse désirable. M. Bolozon (Olivier) m'a semblé un peu froid et surtout très-mal ceinturoné. M. Francisque (Pibrock) et M. Labarre (Jacobson), ont été palpitants de réalisme, le premier dans les haillons d'un pick-poket, le second sous le bicorne d'un policeman. Je me permettrais une question : Pourquoi la troupe du Gymnase, qui ne joue que le dimanche, n'irait-elle pas donner, pendant la semaine, des représentations dans la salle des Variétés ?

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — Les petits théâtres, tout aussi bien (j'allais dire mieux que) les théâtres à subvention, suivent le mouvement littéraire et artistique. Le théâtre de la Croix-Rousse marche le premier en tête du mouvement décentralisateur.

Il y a quelques mois à peine, M. Dolbeau montait la *Famille Benoiton*, aujourd'hui *Nos bons Villageois* s'étaient sur l'affiche, demain ce sera *Maison neuve*.

L'espace nous manque pour rendre compte de la représentation de *Nos bons Villageois*, jouée dimanche avec plein succès. Je vous dirai donc comme au Palais : à huitaine.

Judi prochain, 21 courant, représentation extraordinaire au bénéfice de M. Teysière, grand troisième rôle.

Première de les *Orphelins du pont de Notre-Dame*, grand drame historique en 5 actes et 8 tableaux, monté avec un grand soin et décors nouveaux.

LÉON SAINT-URBAIN.

CAFÉS-CONCERTS

A cause de son ancienneté, j'avais cru devoir placer le Casino en tête de mes critiques mais l'Eldorado, parait-il, n'entend pas de cette oreille-là, et revendique pour lui le droit d'être éreinté en première ligne. Je ne veux pas désobliger M. Surian pour si peu ; mais comme M. Guillet pourrait réclamer à son tour contre un privilège exclusif, désormais chacun d'eux aura alternativement l'honneur de la vedette.

ELDORADO. — Je vous ai dit dans mon dernier article que l'Eldorado était à peu près dépourvu de comiques mâles. C'est là une grave erreur que je tiens à rectifier promptement.

Jusqu'ici j'avais pris au sérieux MM. Fronti et Franc, sous prétexte que l'un chante en baryton et l'autre en ténor des choses qui dans le fond paraissent être sérieuses ; mais aujourd'hui je suis complètement guéri de mon premier jugement, et je trouve que ces messieurs sont bien plus amusants que leurs collègues décorés du titre de comiques. Ah ! certainement oui.

M. Fronti, lui, à sans doute tenu pendant quelques années l'emploi de baryton au théâtre-impérial de Brindas, puisqu'il a la manie de ne chanter que des airs d'opéra, et Dieu sait de quelle façon il s'en tire ! M. Fronti a de la tenue, du jeu et une prononciation correcte ; qu'il se fasse donc un répertoire des bonnes chansons de Darcier, et je suis certain qu'il y gagnera et le public aussi.

Quand à M. Franc, il se peut que ce soit un bon garçon, mais quand à être un bon ténor, c'est autre chose. Il a un ventre qui prête trop à rire. Enfin puisqu'il amuse ça fait un comique de plus.

M^{lle} Linda, une forte chanteuse qui a fait un assez long stage au Casino, l'année dernière, nous est revenue plus forte que jamais. Cette artiste a beaucoup gagné de s'être absentée.... Je parie pour quinze kilos. Quelqu'un tient-il le pari ?

Marcel, notre vieux Marcel, celui qui fit courir tout Lyon avec sa *complainte d'Infortunio*, à l'époque où Thérésa était romancière au beuglant de la brasserie des Chemins de fer, a fait aussi sa rentrée cette semaine. Pauvre garçon ! je ne sais si sa bourse s'est enflée, mais sa voix a joliment baissé.

M^{lle} Lafourcade va nous quitter bientôt. Un superbe engagement lui a été offert à l'Eldorado de Paris. Je savais bien que les directeurs de la capitale ne nous laisseraient pas longtemps cette charmante artiste. Ils ne nous débarrasseraient pas si vite de M^{me} Busseuil.

CASINO. — M. Adolphe déserté le Casino cette semaine dernière. Il est allé à l'Alcazar du Mans rejoindre son ami Plessis. C'est une perte pour M. Guillet. M. Adolphe était vraiment un bon comique. Je peux bien dire ça maintenant qu'il n'est plus à portée de voix pour m'entendre.

M. Lebassi sait une tyrolienne, on peut même dire qu'il la sait bien ; mais il n'en sait pas deux. Ou s'il en sait deux, pourquoi donc chante-t-il toujours la même ? Et puis, comment ose-t-il, sans rougir, chanter sérieusement des paroles comme celles-ci en public :

Entendez-vous le son de la flûte
Qui résonne dedans les champs !
C'est un berger dans sa cahute
Qui joue dessus son instrument !!!

Un artiste du nom de Lefèvre a succédé à Adolphe ; mais qu'il est loin d'avoir le talent de ce dernier ! Nous ferons plus amplement connaissance avec lui une autre fois. Passons.

On m'a adressé les couplets charmants sur M^{lle} Gandon, les publiera-t-elle volontiers si ce n'était un ou deux vers qui sont un peu risqués. Toutefois, voici le refrain, pour vous donner un avant-goût de la chose :

Messieurs, allez voir la Gandon
Et ses jolis nids d'araignée.

JULES CÉLÈS.

Le Gérant : REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée.
Regard, rue Tupin, 31.